

IL Y A DES GENS qui nous croisent, d'autres qui nous effleurent, et certains nous transpercent.

Ceux qui nous abandonnent s'enfoncent dans nos crânes comme des clous. À croire que leur absence nous lie plus que n'eût fait leur amour.

Ces figures du passé nous surprennent aux abords des rivages, au détour d'une rue, à l'occasion de rien : morceau de papier laissé par terre, coin de porte enfoncé, inscriptions sur un mur. Ils hantent, et sous leur règne, nos présents ne sont plus que de la mémoire.

Quelques disparitions magistrales m'ont laissée dans cet état d'esprit. C'est de cette conscience intrusée et de son désordre que témoigne ce texte.

Quelques mots.
En mémoire de cécité.

I

Un matin en nuit d'aube

Je ne sais plus ce qui s'est passé mais je sais que cela s'est passé.

Dans le seul fait que je ne puisse pas me souvenir tient la véracité de mon récit. Cela a existé parce que je ne m'en souviens plus.

Ma vie est construite en étages. L'enfance à Neuilly est le socle. Immeubles bien rangés, pierres agrafées, balcons modèles. Doubles rangées de marronniers. Mémoire lisse, trous structurels. L'enfance. Le viol. La violence. La peur. La soumission. Le luxe. L'art. Le mysticisme. La démente. Le silence. La culpabilité. La haine. La honte. Les traversées vers Calvi, dans les grandes tempêtes d'été, en voilier, dans la nuit. L'incompréhensibilité du réel. Une réalité hachée. Séquentielle. Ancrée dans la prémonition. Sentant qu'elle songeait à se tuer et sachant qu'il était psychotique. Ou sachant qu'elle était psychotique et sentant qu'il songeait à nous tuer. Vivre en attente. À leur merci. En sursis.

Faut-il commencer par la scène du meurtre ?

Je crois que le for intérieur, c'est l'inceste. J'aime beaucoup cette introduction-là : le for intérieur...

Dans mon for intérieur, il y a l'inceste.
Antérieur, intérieur, fort.
Un autre mot indispensable aussi : faux.
Ordre, décors, semblants et faux-semblants.
Ou le fait d'asserter une réalité tandis qu'on crée
l'inverse.

Tout un art.

Ainsi du suicide de ma mère.

Est-ce l'aboutissement, le point final? Est-ce son anéantissement? Ou au contraire, la ligne de départ, celle du coup de feu qui va permettre de s'élancer, le commencement du sens?

Il y a un temps pour aimer et un temps pour raconter l'amour.

Sa maladie? Mélancolie. Progression incompréhensible vers rien. Une présence allant et revenant sur ses pas, les mains crispées sur les joues, les yeux fixes. Somnambulique, macabre. Silhouette entraperçue, découpant les couloirs. Ma mère, la déambulante.

Dans la stupéfaction du plus noir de ma chambre, une nuit précédant la sienne, j'avais pressenti sa présence, puis je l'avais vue, debout, au pied de mon lit, longue chemise de nuit, cheveux hagards, un grand couteau à découper la viande à la main.

Nos regards s'étaient croisés, son regard dur et mon regard crédule, un temps très court, mes yeux dans les siens. Elle flottait. Elle m'avait tourné le dos, elle était sortie. Ainsi avait-elle tout d'abord eu l'idée de me tuer, si on peut parler d'« idée » pour ce qui la traversait alors. Ou

bien allait-elle se tuer, elle? Venait-elle me voir dormir une dernière fois? Voulait-elle me dire adieu? Ou m'emmener avec elle? Ou bien encore, était-ce un rêve?

Ce qui me demeure, c'est l'énigme. Le suicide de ma mère me condamne au régime du présumé vrai.

Folle. Suis-je folle? Fut-elle folle? Un mot qui revient dans le non-dit des autres. Ne pas nommer pour ne pas survivre. Ne pas nommer pour détruire.

L'obscurité est perméable. Elle a tué à coup sûr.

Après cela, quoi dire?

Sa pendaison au petit matin.

Son corps abandonné derrière elle, son corps de mère, auprès duquel nous pouvions nous allonger et pleurer sans qu'il nous répondît rien, sans que rien ni personne se portât à notre secours, sans que quiconque y pensât. L'altérité magistrale.

Telle avait été sa présence et telle commença son absence. Dans la continuité d'une maternité indifférente, inhumaine, froide, factice et sans contact.

Vestale et oracle, j'allais garder à vie les marques de sa corde sur mon cou.

Je ne suis ni vivante ni survivante, je suis simplement restante, comme la peau morte de sa mue. J'ai valeur de

trace. Je ne sais rien, je ne comprends rien, je n'ai rien appris. Je vois encore le flou de son regard hagard, ses yeux comme des voiles inquiètes.

Folle?